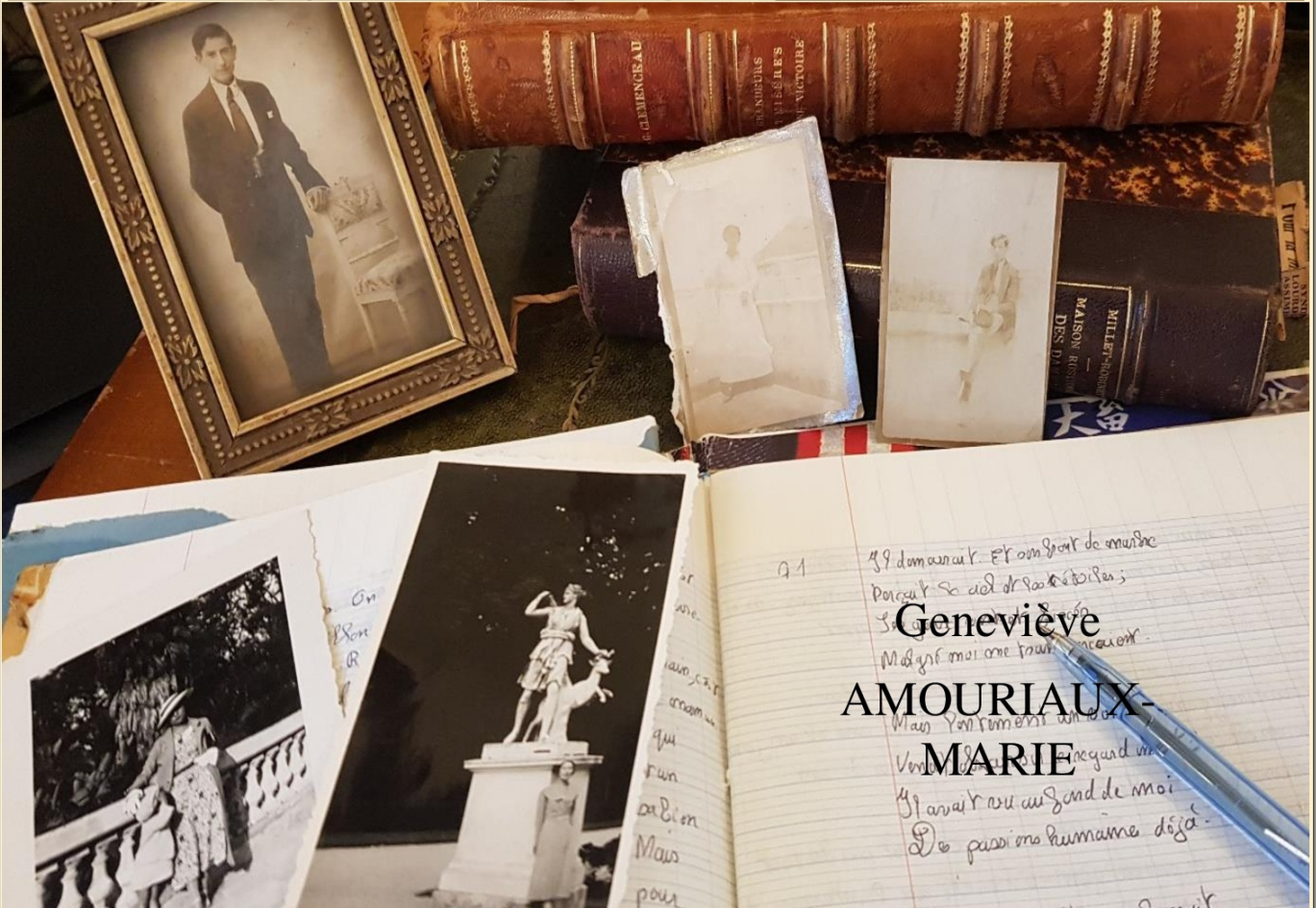


# Le Jeu d'Emmanuel



Geneviève Amouriaux-Marie

Le Jeu d'Emmanuel

© Geneviève Amouriaux-Marie, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6368-5

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**LIVRE PREMIER**

**PREMIÈRE PARTIE**

**AUTOMNE**

« La réalité n'est qu'une ombre. Appelle imagination ou folie ce qui la divinise. Alors la folie est la beauté elle-même. Chaque homme marche enveloppé d'un réseau transparent qui le couvre de la tête aux pieds : il croit voir des bois et des fleuves, des visages divins, et l'universelle nature se teint sous ses regards des nuances infinies du tissu magique. »

Alfred de Musset, *Les Caprices de Marianne*

# I

Anne aperçut le métro qui surgissait du tunnel au moment où elle arrivait au bas de l'escalier. Elle eût un instant d'hésitation avant de commencer à courir, talonnant le jeune adolescent qui venait de la dépasser en trombe. La sirène déchira ses oreilles devant le dernier panneau publicitaire du couloir, elle accéléra et franchit d'un bond l'espace entre quai et wagon avant que ne claquent sèchement les portes automatiques et que le métro ne s'ébranle d'une violente secousse. Une vague de jubilation la submergea, haletante et la main crispée sur la triple barre centrale. Son cœur battait dans sa gorge, elle se sentait nauséuse. Au passage de l'affichage lumineux du milieu du quai, elle vit que la prochaine rame arrivait dans deux minutes.

Elle regarda sa montre et calcula qu'elle serait à l'appartement à 20h30. Peut-être Marion aurait-elle commencé à mettre en route le dîner. Un strapontin se libéra, elle s'assit et ferma les yeux. Elle aimait ce trajet quotidien en métro, surtout cette dernière partie, qu'elle faisait depuis ses dix ans, son entrée en sixième, il y avait exactement trente ans.

Son père l'avait accompagnée jusqu'au lycée, elle se sentait à la fois heureuse qu'il eût pensé à lui consacrer ces quelques heures et en même temps irritée de sa présence, dont elle n'avait pas l'habitude et qui peut-être apparaîtrait ridicule aux yeux des autres enfants. C'était la première fois qu'elle empruntait ce trajet en métro : quatre stations, changement, deux stations. Pour calmer son angoisse et combler le silence elle lui avait demandé :

- Tu es allé tout seul au lycée, toi, à ton entrée en sixième ?
- Non, mon frère aîné m'a accompagné.
- Il était dans le même lycée ?
- Il y avait été, il avait déjà passé le bac quand je suis rentré en sixième.

Il était resté quelques instants silencieux, puis avait ajouté :

- C'était deux ans avant sa mort.

Elle n'avait pas su quoi dire, elle se sentait terriblement coupable d'avoir éveillé ce souvenir, elle aurait voulu lui dire qu'elle l'aimait, mais elle était restée silencieuse et jusqu'aux portes du lycée ils n'avaient plus échangé un mot.

Anne soupira, se demandant pourquoi elle pensait à cette scène et ouvrit les yeux. Encore quatre stations. Chaque soir, pendant la première partie du trajet elle continuait à réfléchir aux dossiers de la journée, à ce qu'elle devrait faire le lendemain, puis après le changement à Reuilly-Diderot elle faisait le vide dans sa tête et observait les gens, parfois se racontait des histoires sur eux. Le matin, c'était l'inverse, dans la première partie elle pensait à Marion, au prochain week-end, aux prochaines vacances, puis après le changement elle faisait le vide avant de consulter ses premiers mails et l'agenda de la journée.

Elle souriait déjà en introduisant sa clé dans la serrure de l'appartement. Elle entra, claqua la porte et mit le verrou, puis appela Marion. Pas de réponse, elle toqua à la porte de sa chambre puis l'entrouvrit : l'adolescente, son casque sur les oreilles, jouait devant son écran d'ordinateur. Elle sourit à sa mère et mit le jeu en pause.

— Hello ça va ? Tu as passé une bonne journée ?

— Oui et toi ?

— Moi aussi !

— On dîne dans vingt minutes ok ?

— Ok !

Le rituel du soir, songea Anne en s'affairant dans la cuisine. En tournant lentement la cuillère en bois dans la casserole, elle revit sa mère à cette même place, bavardant sans arrêt, décrivant ses copines du bridge, le dernier film qu'elle avait vu, les faits divers dans le journal, les anecdotes entendues chez le coiffeur. Et toi ma chérie ? disait-elle, mais Anne savait qu'il était inutile de répondre car sa mère n'écoutait rien de ce qui arrivait aux autres et ne posait cette question machinale qu'en cherchant le fil de son prochain babillage. Le soir de son entrée en sixième pourtant, Anne se souvenait lui avoir raconté l'angoisse de l'appel dans la cour du lycée, tous ces visages inconnus, la montée de l'escalier et l'installation dans la classe, sa voisine qui avait le même prénom qu'elle et ne lui semblait guère sympathique, le professeur d'anglais qui les avait terrorisées.

— Papa t’a accompagnée jusqu’au lycée ?

— Oui.

— Tu l’as bien remercié j’espère, je ne pouvais vraiment pas me libérer et tous les pères n’auraient pas fait ça pour leur fille ! Je me souviens, moi, quand j’avais ton âge, on venait juste d’emménager à Paris, dans cet appartement, et j’allais chez les Sœurs, c’est là que j’ai rencontré Marie, ma grande copine de l’époque. Nos pères ne nous auraient jamais emmenées à l’école, Marie venait avec sa mère et moi avec notre petite bonne, je ne sais plus son nom.

— Il m’a dit que lui, c’était son frère qui l’avait accompagné au lycée quand il était rentré en sixième.

— Ah oui, Pierre, le pauvre, il a été tué pendant la guerre d’Algérie.

— Je ne savais pas.

— Ah bon ? C’est vrai que ce n’est pas un sujet bien agréable, ne va pas parler de ça à ton père, il avait treize ans quand Pierre est mort, cela a été très difficile pour lui.

Anne se revoyait dans cette même cuisine, à trente ans de distance, recevant cette dernière phrase comme une insulte, elle qui ne parlait jamais à son père, à qui son père ne parlait jamais, dans cet appartement où seule la mère soliloquait toute la journée. Elle ne savait même pas ce qu’était cette guerre d’Algérie. Elle ne se rappelait pas avoir jamais su que son père avait un frère, avoir jamais entendu parler de ce Pierre.

Elle-même était fille unique mais dans les histoires qu’elle se racontait, elle avait deux frères.

Anne revint dans le salon et feuilleta le programme télé.

— Marion ? tu veux regarder quelque chose en dînant ?

— Comme tu veux, je ne vais pas rester.

— Ah bon ?

Anne était un peu déçue.

— Mais regarde, toi, ça ne me gêne pas !

— Non, non.

Elles ne regardèrent rien mais mangèrent en silence, puis Marion retourna dans sa chambre dès la table débarrassée.

— Bonne nuit !

— Bonne nuit.

Marion ferma sa porte.

Anne se sentit seule et légèrement désœuvrée. Elle pensa à sa course effrénée dans le métro, à son angoisse de rester coincée dans la porte, aux deux minutes qu'elle avait ainsi gagnées pour sa vie familiale et eut un petit rire sardonique.



## II

Anne détestait se lever le matin, Marion le savait, elle vérifiait avant de prendre sa douche que sa mère avait bien réussi à sortir de son lit et c'était elle qui préparait le petit-déjeuner.

— Tu feras comment quand je serai partie ?

— Oh là là, c'est un peu tôt pour y penser, non ?

— Tu seras seule.

— Ça, personne n'en sait rien, j'aurai peut-être d'ici là rencontré l'homme de ma vie !

— Tu en as envie ?

— Pas vraiment, non.

— Mais tu y penses ?

— Est-ce que je t'ai déjà dit que je n'aimais pas trop qu'on me pose des questions ?

— Ce n'est pas « on », c'est moi !

— Oui mon cœur c'est toi mais il est beaucoup trop tôt !

— Il est toujours trop tôt ou trop tard, tu te plains que je ne te parle pas et quand je veux te parler tu refuses de répondre !

— Je veux juste boire mon thé tranquille, hier soir j'étais parfaitement disponible pour toi mais tu t'es enfermée dans ta chambre, maintenant, non, je n'ai pas envie de parler.

— Je travaillais sur mon roman.

— Tu faisais quoi ?

— Je travaillais sur mon roman, je ne t'ai pas dit que j'en écrivais un ?

— Non !

— Et bien comme ça tu le sais.

— Un roman sur quoi ?

— Sur toi ! Non je plaisante... Je ne peux pas te dire sur quoi c'est, il faut que j'avance un peu avant. Quand il sera fini je verrai si je te le fais lire.

— J'espère bien !

— Ça dépend, si tu as trouvé l'homme de ta vie entre temps, tu auras des choses beaucoup plus importantes à faire !

— Je ne crois pas, non ! File, tu vas être en retard.

— À ce soir !

— À ce soir.